

Dijon, scènes de curiosités

«LES NOUVELLES SCÈNES» de Dijon, jusqu'au 29 octobre, tél.: (16) 80.67.16.40. Le spectacle de Nathalie Schmidt sera repris les 4 et 5 novembre au théâtre de Lenche (Marseille), puis au printemps à Vienne, Caen et Alençon.

Dijon, envoyé spécial

► AU BAR DE «L'USINE», entre le théâtre et ses philtres et la cuisine où la foudroyante Cécile Mengès parie pour les rapports amoureux entre la moelle de bovin et le vinaigre de framboise, le maître des lieux, Eric Colliard flanqué de sa petite et fine équipe, a tôt fait de faire partager sa mascotte de l'année: le Pinot Beurot. C'est à Marey-les-Fussey que monsieur Thevenot-le-Brun a concocté à la manière d'un alchimiste cette merveille des hautes Côtes de nuit. Ne le cherchez pas chez votre caviste, ce breuvage aux ors légèrement matinés d'ambre, tapissé de frondaisons, se partage encore comme un secret. Comme les confidences que nous réserve chaque année le festival des Nouvelles Scènes de Dijon.

Le Pinot Beurot est effectivement une bonne entrée en matière pour situer ce festival à part, en creux, qui ne s'intéresse guère aux appellations contrôlées et ravaude dans bien des cépages. Colliard aime saisir l'art au pied de ses vignes, mais se soucie de l'accompagner jusqu'aux premières vendanges tout en veillant à la mise en bouteille et au transport franco de port. Arts plastiques, danse, littérature, musique, théâtre, radio, vidéo, ainsi se décline la carte de ses vins choisis avec goût, audace et amitié. En trois semaines on refait le monde à Dijon depuis un «spectacle musical pour joueur de tuba» (*Libération* du 15-10-94) jusqu'à (samedi prochain) *l'Ombre du ciel*, fruit d'une rencontre entre la chorégraphe Catherine Diverres et le sculpteur anglais d'origine indienne Anish Kapoor. Entre-temps, on aura pu découvrir les pièces que Georges Pérec écrivit pour des radios allemandes ou suivre Eugé Nil dans une «petite forme théâtrale» nommée *Fragment inespéré*, travail d'approche autour d'une pièce inachevée de Witold Gombrowicz.

Autant de curiosités créatives et récréatives dont les Nouvelles Scènes de Dijon sont le théâtre. Non sans adversité. Car une telle manifestation mêlant ainsi les arts, avançant à l'aveugle pour faire exister des propositions guère normatives, se souciant plus de produire (sans assurance) que de reproduire (en rassurant) et disposant de peu de temps pour déployer ses ailes, ne satisfait guère une vision étatique des arts farouchement cloisonnée, ni les credo du spectaculaire et de l'audimataire si souvent brandis ici et là comme des boucliers. Alors, assurément, le Pinot Beurot et sa philosophie des croisements et des mûrissements aident Colliard et sa bande à tenir le coup et maintenir le cap.

C'est ainsi que Nouvelles Scènes a été le bras séculier et largement coproducteur qui a soutenu la (première) «comédie musicale» de Nathalie Schmidt créée jeudi sur la scène un peu trop vaste de l'Athéneum. Cette «jeune» comédienne, sortie de l'école de Nanterre au temps de Chéreau, a derrière elle un parcours d'actrice enviable allant de Rancillac à Bédart. C'est en chantant dans *les Solitaires intempestifs* de Jean-Luc Lagarce qu'elle a découvert sa voix et les spectateurs itou. Sa petite taille semble avoir décuplé son énergie et, comme d'autres actrices de sa génération, elle s'est plu à toucher à tout: l'écriture, la mise en scène, le tour de chant.

Toutes ces velléités sont rassemblées ici dans *Après la pluie le beau temps*. L'histoire d'une chanteuse, Rose (Nathalie Schmidt) qui, ce soir en exclusivité dans votre ville, s'apprête à faire son *show* après que son mentor et garde du corps a chauffé la salle. Parée d'une désarmante robe bonbon, vaguement barbo-

teuse, et flanquée d'un pianiste fort en état d'âme, elle chante donc d'une voix fluette mais enchanteresse, un répertoire choisi allant de Marianne Oswald à Brigitte Bardot. L'atmosphère, plus *cheap* que chic mais enjouée, de ce début de tour de chant se fissure vite: les choristes, alias les Billie boys, se font attendre, pas le music hall: ils sont remplacés au pied levé par Tintin (René Lafleur) et Milou (Mario Haniotis), deux (formidables) septuagénaires échappés du Grand Cassis, maison de retraite pour vieux saltimbanques. Dans leurs bagages, un répertoire allant de Ronsard à Ouvrard et le *show* qui *must go on* continue donc vaille que vaille mais les rideaux tombent, le pianiste s'éclipse, le garde du corps veut à tout prix chanter *les Feuilles mortes*, le tour de chant vire à la tragi-comédie musicale en s'accrochant aux rideaux du burlesque.

Rien de plus périlleux que de jouer au chat et à la souris avec les temps morts, les ratages. Tout en changeant joliment de robe et revenant en femme fatale, Nathalie Schmidt finit, au fur et à mesure que le spectacle s'enfonce dans une débîne programmée, par y laisser des plumes. Sa mise en scène s'amollit là où elle devrait se muscler même si la meneuse de revue qu'elle est, retombe intuitivement sur ses pieds quand elle est en scène. Ajoutons à sa décharge que ce type de spectacle ne trouve ses marques et son tempo qu'en se frottant au public. Ce qu'il ne va pas manquer de faire.

Retour à «L'usine», 36 rue de Longvic. Xavier Marchand retrouve Suzanne Ouvert, auteur de *la Mort de Rosa 2*. La 1 ayant été créée en 1992 dans le surprenant entrepôt de la Seita à Marseille où l'auteur travaille à demeure au théâtre des Bernardines (coproducteur du spectacle, direction Alain Fourneau). La pièce relate l'histoire d'une femme, ni jeune, ni vieille qui regarde à sa fenêtre de la rue de Prassis, un fast-food. «*Il pleut des seaux*» (premiers mots), «*elle pose sa main sur son sein gauche*», «*elle tient les jupes repliées sur le haut de ses cuisses*», «*elle*» voit les neuf hangars des Huileries Harpart où elle travaillait il y a peu avec 316 autres ouvriers. «*Elle*» a reçu une lettre de licenciement, «*elle*» se lève, se tient debout sur le rebord de la fenêtre... Ce sont «*les autres*» qui, dans le texte de Joubert, disent ce beau récitatif à la troisième personne, psalmodie de la dernière nuit d'une femme seule où des séquences de mots reviennent comme des comptines et des obsessions. Xavier Marchand le cantonne avec raison dans la seule voix d'une femme entre deux âges (Reine Courtois, parfaite). Comme le fantôme d'une morte revenant sur les traces de ses derniers instants ou bien elle, pas encore suicidée mais déjà détachée d'elle-même.

Parlant d'elle comme d'une autre, elle ressasse non la pelote de sa vie mais quelques fils qu'elle lisse plus d'une fois entre ses doigts, accumule les indices dans un mouvement en lente spirale où la répétition devient chant. Xavier Marchand a été à bonne école, celle de ses «maîtres», Jean-Marie Patte et Claude Régy, grands professeurs d'économie théâtrale. Son spectacle, tout en tension discrète est dans la lignée de leur rigueur. Le décor (Stéphane Marie) et les lumières (Pierre Jacot-Descombes) font, eux, discrètement écho à des tableaux d'Edward Hopper comme *Morning in a City* ou *Morning Sun* - Suzanne Joubert s'étant inspirée de ce dernier. Rituel de l'adieu, de la disparition. Une heure à l'heure exacte du théâtre.

Colliard a tout lieu d'être satisfait. Son entreprise ressemble à cette carte de visite écrite en français par Hopper. Il y décline les services de sa «maison» vouée aux «objets d'art et d'utilité», allant de la «peinture à l'huile» jusqu'à la «guérison rapide pour les malades de l'esprit, telles que la légèreté, la frivolité et l'amour propre». C'est cela les Nouvelles Scènes. On y dispense, comme écrit Hopper involontairement, «des cours de peinture, de dessin». Inutile de vous en faire un

REPORTAGE

JEAN-PIERRE THIBAUDAT